

J'ai peu d'amis. À vrai dire, mon cœur est davantage ouvert à l'ami absent qu'à l'ami présent. Nous embrassons ceux qui furent, ceux qui ne sont pas encore, non moins que les absents. L'un d'eux, le général Belgrano. Certaines nuits, il vient me tenir compagnie. Il vient, libre de soucis, libre de souvenirs. Il entre sans qu'il faille lui ouvrir la porte. Je ne le vois pas vraiment. Je sens sa présence. Il est là, présent à mon absence. Aucun bruit ne l'annonce, pas même le plus léger. Il est là, simplement. En pensée, je me tourne de côté. Le général est là. Monstrueusement enflé, non pas tant à cause de l'hydropisie que du chagrin. Il flotte en l'air, à une demi-paume du sol. Il occupe une moitié et demie de la non-chambre. Ma jambe gonflée occupe le reste. Sans avoir besoin de nous serrer l'un contre l'autre, nous occupons dans le temps une place plus grande que celle que nous concède généralement l'espace dans cette vie. Bonsoir, mon cher général. Il m'écoute. Il me répond à sa manière. La nébuleuse-personne bouge un petit peu. Vous allez bien ? Il me dit que oui. Il me fait comprendre que, malgré nos divergences, il se sent bien près de moi. Ce que j'appréciais le plus chez les hommes, murmure-t-il, la sagesse, l'austérité, la vérité, la sincérité, l'indépendance, le patriotisme... Bien, bien, général, ne nous faisons point de compliments à présent que tout est accompli. Nos divergences, comme vous dites, ne sont pas si nombreuses. Plongés dans cette obscurité, nous ne nous distinguons pas l'un de l'autre. Entre les non-vivants règne une égalité absolue. Ainsi le fort et le faible sont-ils égaux. Au train où vont les choses, général, j'aurais néanmoins préféré vivre la vie d'un cultivateur. Souvenez-vous, Excellence, me dit le général en citant la vaine consolation d'Horace : Non omnis moriar. Ah ! toutes ces latineries ! ai-je pensé. Sentences qui servent

seulement pour les discours funèbres. Ce qu'il y a, c'est que personne n'arrive jamais à comprendre comment l'acte nous survit. Aussi bien ceux qui croient fermement à l'au-delà que ceux qui, comme nous, croient à l'ici-bas. O homme altier ! dit mon hôte, et ses paroles rebondirent contre les pierres... ier... ier... ier... Lorsque les échos du versicule se furent tus au milieu du bourdonnement des mouches, le silence des profondeurs revint à nous. Je voudrais seulement, mon général, que vous ne finissiez pas par désespérer de la pensée de votre Mai, comme moi, désespéré par notre Mai sans pensée, je me suis efforcé de la réaliser révolutionnairement. Vous souvenez-vous ? Vous me l'aviez vous-même conseillé dans une lettre ! Le souvenir pèse lourd. Je le sais. Le souvenir des œuvres pèse davantage que les œuvres elles-mêmes. Nos âmes-œufs communiquaient sans avoir besoin de voix, de paroles, d'écriture, de traités de paix, de guerre et de commerce. Forts dans notre faiblesse suprême, nous allions au fond des choses. Sagesse sans frontières. Vérité sans limites, maintenant qu'il n'y a plus de limites ni de frontières.

Pour se consoler de ses déroutes, il a commencé à rédiger ses Mémoires. On y note combien l'idée révolutionnaire fermente, germe, échoue finalement à l'ombre des intérêts économiques de la domination étrangère. Belgrano, l'un des premiers propagateurs du libre-échange en Amérique du Sud, ne dit rien de sa participation aux projets destinés à fonder des monarchies qui, selon les docteurs portègnes, devaient soutenir le libre commerce. Ah ! Ces savonniers sans cervelle !

Je crois avoir compris votre pensée, mon général. Silencieux au fond du plus profond silence, il ne me répond rien. Peut-être est-il en train de prier. Je me fais tout petit pour ne pas gêner sa prière. Je ne lui demanderai pas maintenant le pourquoi des projets chimériques qu'il a échafaudés pour rétablir la monarchie dans ces terres sauvages. Mon hôte immense haïssait comme moi l'anarchie. Comme les fauteurs de troubles, les bavards, les politicards cyniques n'avaient encore proclamé aucun dogme, aucune forme de gouvernement, et se bornaient à s'entr'égorgier pour prendre le pouvoir, mon ami le général Belgrano chercha obsessivement dans le principe de la hiérarchie monarchique un centre d'unité. Mais,

tandis que les soi-disant républicains de Buenos Aires voulaient installer sur le trône une reine ou un roi étranger, Belgrano ne désirait qu'une modeste monarchie constitutionnelle. Les républicains monarchistes négociaient avec la bourbonienne Carlota Joaquina. Ils essayaient d'imposer n'importe quel infant mercenaire fourni par les puissances dominantes d'Europe. Ce n'est point un hasard si les Rodríguez Peña et autres monarchistes portègnes tenaient leurs réunions secrètes dans la fabrique de savon de Vieytes. À tache trop grande point de savon qui tienne. En revanche, que peut-on vous reprocher, mon cher général ? Il ne prétendait pas instaurer une monarchie théocratique dans le monde américain à demi libéré des monarques et des théocrates. Il n'entendait pas établir une papauté romaine, pampa, ranquel ou diaguita-calchaquí. Il proposait seulement de mettre sur le trône de la monarchie créole un descendant des Incas, le frère de Tupac Amaru, qui pourrissait octogénaire dans le cachot de sa prison perpétuelle en Espagne. Est-ce cela, mon général, que vos concitoyens ne vous ont pas pardonné ?

À travers son silence, je contemple le début de son agonie. Cloué sur place au relais de Cruz Alta, quatorze mois-stations durant, avant même le chemin de croix de sa pérégrination. Douleurs, pénurie et humiliations ne lui furent point épargnées. Il voulait retourner à Buenos Aires pour y mourir. Je ne pourrai plus arriver ! se lamente-t-il. Je n'ai aucun moyen de me déplacer ! Il fait appeler le maître de poste. Celui-ci réplique avec une insolence funèbre : Si le général veut me parler, qu'il vienne me voir. De son bureau au mien, il y a la même distance. Malgré tout, il put se traîner moribond jusqu'à sa ville natale, qui tant de fois l'avait chassé et tant de fois lui avait imposé les plus durs sacrifices. Il arriva à Buenos Aires juste le jour où la cité, en proie à l'anarchie, avait trois gouverneurs à défaut d'un seul, et vous, mon général, mourant, mourant avec le *Ab ma patrie !* aux lèvres, le corps tout enflé, et ce cœur immense qui effraya les chirurgiens chargés de l'autopsie. Ce cœur, dit l'un d'eux, n'appartient pas à ce corps ! Et vous, lointain, silencieux. À travers votre silence, mon cher général, j'aperçois le marbre d'une comode qui recouvre votre corps, votre mémoire, vos œuvres.

Pour moi, il s'est passé exactement le contraire. Je n'ai eu qu'à m'agiter dans mon trou d'égout. Trahi par ceux qui me craignent le

plus, et qui sont les plus abjects, les plus déloyaux. Moi, on célèbre d'abord mes funérailles. Puis on m'enterre. Puis on me déterre. On jette mes cendres dans le fleuve, murmurent certains ; d'autres prétendent qu'un triumvir félon garde dans sa maison l'un de mes crânes ; ensuite, on l'emporte à Buenos Aires. Mon second crâne reste à Asunción, allèguent ceux qui se croient plus malins. Tout cela bien des années plus tard. Quant à vous, mon général, un mois après votre mort, vos amis se réunissent dans un banquet funèbre, comme on faisait dans la Grèce et la Rome antiques. Dans la salle du festin, toute tapissée de drapeaux, votre portrait couronné de lauriers occupe le dressoir. Lorsque les invités arrivèrent, nous informe le Tacite Brigadier, on fit entendre la musique triste et solennelle d'un hymne composé pour la circonstance. Tous entonnèrent l'antienne en évoquant vos mânes. Au beau milieu de ces affreuses complaints, publiées ensuite par le Réveil théo-philanthropique, continuait à résonner la clameur inextinguible du *Ah ma patrie!*... Mais cette clameur des profondeurs, ô homme altier... ier... ier..., ni le Tacite Brigadier ni les patriciens de Buenos Aires ne l'ont écoutée, quand ils versèrent leurs coupes de vin sur les fleurs du festin.

Quant à moi, je vois déjà le passé se confondre avec l'avenir. La fausse moitié de mon crâne gardée par mes ennemis pendant vingt ans dans une boîte de nouilles, parmi les vieilleries d'un grenier.

Comme on le verra dans l'*Appendice*, complit très exactement. (*Note du cette prédiction du Suprême s'ac- compilateur.*)

Les restes du crâne, id est, ne seront pas les miens. Mais quoi ! Quel crâne brisé à coups de marteau par les ennemis de la Patrie, quelle particule de pensée, quelles personnes vivantes ou mortes y aura-t-il dans le pays qui ne porte désormais ma trace. La marque au fer rouge de MOI-LUI. Entiers. Inextinguibles. Ajournés dans le néant différé de la race à qui le destin a offert la souffrance comme distraction, la vie non vécue comme vie, l'irréalité comme réalité. Notre marque restera sur elle.